

## CHAPITRE 19 : CHRONIQUES D'ALBÂTRE

*Ce sont les témoignages recueillis parmi les nombreux migrants d'Albâtre qui me permirent de peindre la fresque terrible de ces semaines chaotiques qui suivirent le début de l'épidémie de Fièvre Rouge dans les Cités Portuaires. Que la vision que je propose déforme quelque peu la réalité, tout comme la clarté tremblante d'une torche que l'on porte en courant - que mon imagination peine à reproduire fidèlement un décor que je n'ai jamais visité - que les migrants eux-mêmes aient adouci ou exagéré l'horreur des scènes que je vais évoquer - cela ne fait pas de doute. J'ai l'impression moi-même, dans la paix profonde de mon bureau, à cette heure calme entre toutes où le soleil descend, de prêter mon imagination et ma plume à quelque divagation monstrueuse. Et pourtant, je le sais, une part de vérité émergera du velin que je m'appête à noircir. Car l'imagination n'est pas seulement créatrice, mais elle permet, par un chemin détourné et tortueux, d'accéder à des régions de la vérité où la connaissance directe échoue à nous conduire.*

*Port-Kharys fut touchée la première. Le premier jour, la prise de conscience des habitants fut progressive et contrastée - si l'exode avait commencé dès l'aube, on trouvait encore le soir des commerces ouverts, et des restaurateurs alpaguant le chaland. Mais la panique se propageait par îlots, par bandes, par quartiers. Les gens se donnaient le mot sans toutefois le crier sur les toits, comme s'ils craignaient d'être accusés d'agitation, ou comme si seuls les initiés devaient profiter de cette information. Des départs furent organisés, mais la plupart des gens, accrochés à leur ville, à leurs habitudes, et victimes de l'incrédulité naturelle qui prend tout un chacun devant les événements extraordinaires, restèrent. Les premiers morts n'apparurent que dans la nuit, et beaucoup ne furent découverts qu'au matin.*

*Au port, certains capitaines sentirent le vent tourner, et, aux premières rumeurs d'épidémie, ils mirent à la voile, abandonnant des marins en bordée qui se retrouvèrent piégés dans la ville avec quelques sous en poche. C'est pourquoi il y eut tant de marins dans la première vague de migrants à Albâtre : les plus nantis et les plus démunis, pour des raisons différentes, se retrouvèrent mêlés au début de l'exode. Lors de cette première journée, la population se rendit*

*compte également que les temples leur étaient fermés, et crièrent à la malédiction de la Mère. Des dévots se mirent en pénitence publique, rassemblés sur les places, espérant infléchir les rigueurs Maternelles. La Garde Municipale, quant à elle, protégea l'accès au Palais Public avec une grande détermination. Il est à noter d'ailleurs que la Garde demeura en faction bien après que le maire et les conseillers se furent envolés, et que les pillages ne commencèrent que beaucoup plus tard, lorsque la Mort eut largement entamé sa moisson.*

*Si le premier jour avait été marqué par une certaine effervescence, le second jour, d'après les témoignages, fut un jour de deuil et de silence. Un jour où la montée de l'angoisse n'avait pas encore atteint le sauve-qui-peut général qui éclaterait ensuite. Les pouvoirs publics cessèrent de donner des ordres; les bateaux avaient pour beaucoup déserté le port; Port-Scylla, enfin, dans un reniement terrible, ferma le pont qui la reliait à sa soeur jumelle. Dans les quartiers, chacun commençait à connaître une famille malade, une victime de la Fièvre, et l'on échangeait à voix basse les détails morbides qui vous comprimaient le coeur et vous le mettait au bord des lèvres. La seconde nuit fut longue, et blanche, pour beaucoup de familles; les sueurs de sang tachaient les linges blancs plus vite qu'on ne pouvait les laver, et la question des cadavres commença à se poser le lendemain.*

*Des ordres avaient été donnés le premier jour, et de grandes fosses communes avaient été creusées par les fossoyeurs de la Ville. Mais les premiers deuils furent difficiles - on ne se résolvait pas à jeter les corps dans cette hideuse promiscuité, et l'on réclamait des offices traditionnels, que personne ne pouvait prendre en charge. Les prêtres demeurèrent sourds aux prières gémissantes des foules amassées aux portes des temples. Les fossoyeurs refusèrent de creuser des trous individuels et finirent par balancer leurs pelles aux familles éplorées. Le quatrième jour, les fosses se remplirent, et les maisons se vidèrent - les plus vaillants quittaient la ville en toute hâte au sortir du cimetière, après avoir enseveli l'un des leurs - des mères silencieuses, immunisées contre la maladie tant qu'elles avaient un enfant à soigner, se laissaient emporter par la Fièvre sans résistance dès qu'elles se retrouvaient seules.*

*Ce n'est que le cinquième jour que la faim et la violence commencèrent à se surimposer à l'angoisse et à la mort. Toute l'activité économique de la ville ayant été arrêtée net, les commerces*

*étant fermés, beaucoup des habitants les plus pauvres, qui n'avaient pas dans leur petit logement de vastes celliers, furent confrontés à la pénurie. Les plus désespérés s'en prirent d'abord aux maisons désertées, qui furent pillées avec conscience, jusqu'à la dernière miette, et parfois aussi aux passants qui paraissaient plus prospères. Des esprits calculateurs, qui avaient amassé de grandes quantités de nourriture, ouvrirent un marché noir, et bravèrent le risque d'infection pour tenter la fortune. Nombre d'entre eux firent payer des sacs de farine ou de fruits secs au prix de carrosses ou de bijoux précieux - certains, trop gourmands, furent tués pour une orange - d'autres, plus chanceux, réalisèrent à cette période une fortune colossale.*

*L'incroyable mouvement de fuite qui poussa les habitants hors les murs eut plusieurs destinations. Deux grands navires, restés au port, acceptèrent de prendre un grand nombre de passagers et mirent à la voile le troisième jour - malgré les quelques précautions mises en place pour refouler les passagers malades, l'un d'entre eux emporta la Fièvre Rouge au large, et tout le monde périt. Ceux qui prirent la fuite par voie de terre se dispersèrent dans les cités voisines : Albâtre était la plus proche dans les terres, mais il y en avait deux ou trois accessibles par la côte, qui eurent la préférence de nombreux habitants réticents à s'éloigner de la mer.*

*Et c'est ainsi qu'à partir du jour où Albâtre reçut les premiers migrants, parmi lesquels figuraient le révérend Cristome et le marchand Alphen, la migration s'intensifia pendant les six semaines qui suivirent. D'abord, ce furent les habitants de Port-Kharys, puis, au bout de deux ou trois semaines, ceux de Port-Scylla. On estime à plus d'un millier le nombre de migrants qui affluèrent - pour la plupart ruinés, traumatisés, peu désireux de revenir dans un lieu où la vie ne valait plus rien, et où la mort les avait si rudement frappés, ils étaient plusieurs centaines à désirer s'installer à Albâtre.*

*La Fièvre Rouge, grâce aux mesures de quarantaine, ne passa jamais les portes de la Cité Blanche. On déplora, sur l'ensemble des malades qui se déclarèrent pendant la quarantaine, une cinquantaine de morts, et autant de guérisons, qui furent attribuées aux soins spirituels que prodiguèrent quelques médecins volontaires d'Albâtre.*

*C'est une autre forme d'épidémie qui devait se propager dans la Cité. Une épidémie morale et spirituelle, une épidémie politique - dont le fragile édifice construit par Aelenor ne devait pas se relever.*

